

Héritage mortel

« Mais où est –il donc ? ... Jack... JACK ! »

Je viens de rentrer chez moi. Une odeur me fait penser au pire. Je découvre alors le corps inanimé de sa nourrice allongé sur le sofa, taché de sang. Une lettre est apposée sur l'épaule ensanglantée de cette pauvre femme. Je n'ose l'ouvrir, j'ai trop peur du contenu ! Il faut appeler la police même si je ne crois pas en son aide. Ils vont encore faire des analyses puis classer l'affaire sans suite... comme pour l'affaire « Arkwright »...

Oliviers Arkwright. C'était mon mari. Il s'est fait poignarder dans un bar et son portefeuille a été retrouvé vide, d'après la police. Mais moi, j'ai découvert, dans la doublure de sa veste un petit écrin noir. Je n'ai rien dit à ces incapables. La boîte contenait un rubis. Il a vite rejoint ma collection. Pourtant je ne le trouve pas beau. Il est petit, mauve et sans brillance. Le bijoutier m'a prévenue qu'il ne vaut rien mais il m'a tout de même conseillé de le garder.

La police vient d'arriver. Il faut ouvrir l'enveloppe. D'une main tremblante, je la décachette. Je ne peux la déchiffrer. L'officier à côté de moi la saisit et lit à haute voix :

Ma chère Rose,

Recevez mes salutations sincères et excusez-moi de la peur que j'ai dû vous causer. Votre enfant s'amuse chez moi en compagnie d'une nourrice. Je l'embrasse de votre part et vous demande de me rejoindre 25 Gapstreet, le 30 mars à 23 heures. Venez seule. Merci d'apporter vos bijoux.

Jack vous embrasse,
A bientôt.

Mon sang se glace à l'annonce de la date : 30 mars, l'un des soirs les plus horribles de ma vie, la découverte du corps de mon mari. La lettre mentionne mes bijoux, elle fait allusion au rubis... Quel rapport avec mon enfant tant d'années après ?

La police est partie avec le corps...Je ne laisserai pas ces idiots se mêler de l'histoire ... la discrétion n'est pas leur fort, mon fils pourrait mourir par leur faute.

Nous sommes le soir du 30. J'ai pris la peine d'appeler la police pour prévenir que j'avais retrouvé mon fils. Bien sûr ce n'est pas vrai mais je préfère qu'ils ne traînent pas dans les parages. J'ai revêtu la robe que je portais le soir où mon mari s'est fait tuer, des talons hauts et je porte à mon cou le rubis que le bijoutier m'a monté en collier...Un téléphone en cas d'urgence...je pars seule. J'ai peur... mais la vie de mon fils est en jeu !

Le faible halo des lampadaires éclaire un peu le chemin du parc. Parfois, j'entends un crépitement puis une lumière vacille. J'ai les mains moites, mon cœur bat à cent à l'heure. La bise cingle mon visage, je tremble comme une feuille.

Le N°25 est un vieux pub irlandais. La lumière filtre à travers les rideaux vert délavés. Aucun bruit, ni musique, ni voix...Je souffle un grand coup, prends mon courage à deux mains et entre. Au

centre de la pièce, une table sur laquelle est dressé le couvert pour deux personnes. Une jeune femme bien habillée me dévisage :

« Rose Arkwighth ? »

-Oui, c'est moi...

-Installez –vous, me dit-elle en me désignant une chaise. »

Je m'assieds hésitante quand la porte s'ouvre sur un bel homme mystérieux au regard dissimulé par des lunettes. J'ai déjà vu ce visage...

« Bonsoir Rose, dit-il d'une voix ténébreuse.

-Euh... bonsoir ?

-Heureux de vous voir, avez-vous le rubis ?

-Euh quoi ? Le rubis ? Pourquoi donc ? Où est mon fils ? Il va bien ?

-La pierre d'abord..., exige-t-il d'un air menaçant »

Il claque des doigts et deux hommes arrivent tenant mon fils par le bras. Brusquement, je me lève et me précipite pour l'embrasser. Mais l'homme m'attrape par la main et retire ses lunettes devant mes yeux ébahis...

« Quoi ? C'est toi ? Je rêve, toi, Oliviers Arkwighth !? Tu n'es donc pas mort ? »

Sans entendre sa réponse, je tombe raide sur le sol de marbre froid.

Le lendemain, je me retrouve allongée sur un canapé blanc, dans une pièce lumineuse. Mon mari est devant moi, il tient notre enfant dans ses bras. Instinctivement je porte ma main à mon cou : je ne sens que la lanière de mon sac à main, je n'ai plus de collier, il a pris le rubis...Je m'aperçois qu'il tient un revolver. Mon sang ne fait qu'un tour, je me souviens du téléphone dans le sac à main. J'y insère discrètement une main et, à l'aveugle, compose le numéro de la police. Soudain, Oliviers tourne le regard vers moi, me fixe et pointe son arme en ma direction. Il me semble nerveux.

« Où sommes –nous ?, osai-je demander.

-Chez moi, 20 rue Gapstreet. »

Il ne se doute pas que la police écoute notre conversation.

« Pourquoi as-tu fait ça ? »

- On a besoin du rubis...

- On m'a dit qu'il ne valait rien ! Qui est ce « on » ?

- J'avais payé le bijoutier et je ne suis pas celui que tu crois, je suis le frère de ton mari.»

A cet instant, Jack me réclame. Le frère d'Oliviers baisse son arme et me tend mon enfant. Je le câline. J'entends les sirènes retentir. C'est la police. L'horrible individu s'enfuit aussitôt avec le rubis...

Je ne l'ai plus jamais revu. Mon mari me l'avait tant de fois décrit comme un monstre avide de richesse...mais pourquoi cet homme avait-il assassiné son frère ?

Curieuse, je fouille les albums photos d'Oliviers...Enfin, je trouve une photo de jeunesse, il n'y a pas deux, mais trois frères qui se ressemblent comme... trois gouttes d'eau !

Non loin de là, dans le bar du « meurtre Arkwright » deux hommes boivent en ricanant :

« Trinquons à Oliviers, cet imbécile de frangin. Il ne croyait quand même pas qu'on allait lui laisser tout l'héritage! »

FIN